

# NICOLAS BOUVIER, ESPACE ET ÉCRITURE

---



**NICOLAS BOUVIER,  
ESPACE ET ÉCRITURE**

SUR NICOLAS BOUVIER  
AUX ÉDITIONS ZOÉ

Adrien Pasquali, *Nicolas Bouvier*.  
*Un galet dans le torrent du monde*, 1996

*Autour de Nicolas Bouvier. Résonances*,  
textes réunis par Christiane Albert, Nadine Laporte,  
Jean-Yves Pouilloux, 2002

# NICOLAS BOUVIER, ESPACE ET ÉCRITURE

Textes réunis et présentés  
par Hervé Guyader

EDITIONS  
**ZOE**



Ouvrage mis en pages par C. Guillerm  
au Centre d'étude des correspondances et journaux intimes,  
Université Européenne de Bretagne, UMR CNRS 6563,  
Université de Bretagne Occidentale).

Ce livre fait suite à un colloque international  
organisé par Hervé Guyader  
avec l'aide de l'UMR 6563  
à l'Université de Brest en avril 2008.  
Parmi d'autres textes, nous y publions  
les communications prononcées à cette occasion.

Toutes les photographies de ce livre proviennent  
du Musée de l'Élysée à Lausanne,  
que nous remercions vivement.

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines  
CH-1227 Carouge-Genève, 2010, et les auteurs  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture: Evelyne Decroux  
Illustration: Nicolas Bouvier, *Java, Indonésie*, 1970

© Musée de l'Élysée  
ISBN: 978-2-88182-680-1

# Préface

Hervé Guyader

## Espace et écriture

*« ... Si demain quelqu'un s'inquiète de notre ami  
d'au-delà des mers, dites que, déposant  
ses sandales, il est rentré chez lui, pieds nus... »*

Anonyme.

À la mémoire du bonze Eisen, mort en Chine en l'an 830.

Nicolas Bouvier, *Le Debors et le Dedans*.

Nicolas Bouvier, on le sait, est parti se frotter à l'Europe et à l'Asie pour les interpréter par la peau et par l'âme. Des livres ont jailli de ses voyages, si forts qu'ils ont inspiré nombre de vocations de voyageurs et d'écrivains.

Voyageur-poète, écrivain-musicien, artisan de l'image et du verbe, Nicolas Bouvier incarne dans son œuvre sa manière d'être au monde. En resserrant les grandes étapes de sa vie de voyage, on peut retenir les deux années couleur de jeunesse et de bonheur de *L'Usage du monde*, les trois saisons en enfer cinghalais, l'ascèse du Japon, et le paysage d'une vieillesse entre la vaste nuit et le

vent inépuisable d'Aran. Sans oublier les poèmes, ceux donnant des nouvelles du monde et ceux, plus tardifs, d'une certaine mélancolie au goût d'absinthe.

« Je voyage pour apprendre », nous dit Bouvier. Il voit le monde comme une image, il écoute le monde comme une immense partition. Pour lui, voyager est un métier, l'opposé d'une distraction, d'un loisir. Ce métier est un but en soi et l'accompagne dans son entier. Bouvier se met lui-même à l'épreuve de la vie, et la vie l'éprouve dans ses voyages. Il choisit la poussière de la route et les dangers du voyage, tente l'expérience de la sortie de soi pour faire l'expérience de ce qui reste. C'est une expérience difficilement dicible.

La conception de l'écriture de Bouvier ne va pas sans la lecture. On connaît ses livres de chevet, qu'il relit sans cesse : la Bible, Montaigne, Hölderlin, Bashô, Holan, Michaux, Mandelstam, Akhmatova, Cingria. L'écrivain vient à la vie de l'écriture par le biais des lectures. Cette géographie littéraire est indissociable de celle des écrivains qu'il a côtoyés et aimés. Citons-en quelques-uns : Maillart, Chappaz, Pestelli, Le Bris et les écrivains rencontrés au cours des différentes éditions du festival des Étonnants Voyageurs à Saint-Malo.

Nicolas Bouvier est devenu écrivain très tôt. Et pourtant, que n'a-t-il dit sur le fait qu'il n'était pas écrivain ! C'est parce que les mots « écrivain » et « poésie » évoquent de tels grands noms, de telles statues du Commandeur, qu'il s'ingénie à trouver des mots qui lui font moins peur, qui sont plus proches de cette attache très concrète à laquelle il tient tant. Il se définit plus volontiers comme un « artisan », un « plumitif » : ces mots sont en effet plus communs à la vie ordinaire. Ce faisant, il se relie là plutôt qu'il ne grandit vers les grands monuments littéraires. Devenir écrivain devient une mission que Bouvier remplit, mais en même temps il veut la détourner pour pouvoir s'y couler, à l'image du

zen où il faut entrer dans la forme pour en sortir. C'est pourquoi il aime tant ce bouddhisme (à l'inverse de celui pratiqué à Ceylan), parce qu'il est à l'image de la libération qu'il recherche.

L'écriture de Bouvier est extrêmement travaillée, ciselée, superbement écrite. Maîtrisée, tendue, musicale. Elle nous reconduit au silence de sa lecture et de sa contemplation. La dialectique voyage-écriture est au cœur de son œuvre. La lenteur avec laquelle il écrit fait écho à la lenteur avec laquelle il voyage. Elle s'explique par une volonté plus ou moins consciente de mieux « habiter le monde » (Hölderlin), et par le fait qu'il a besoin du travail infini de la mémoire et de l'imaginaire pour décanter, et ainsi atteindre un certain dépouillement pour arriver à la pointe aiguë de la sensation. « Incantation de l'espace, décanation du texte<sup>1</sup> », écrit-il. Cette expérience bouleversante le rend si transparent que le monde passe à travers lui. Les barrières tombent, le dehors et le dedans se confondent, s'échangent. Il s'agit d'une expérience radicale, singulière, de la nudité, qui est pour lui l'épreuve aiguë de l'extrême limite de ce qui est indicible.

Il résulte de tous les voyages de Nicolas Bouvier et des livres qui les accompagnent un « usage du monde », qui est aussi notre usage du monde, à nous lecteurs, c'est-à-dire notre rapport à nous-mêmes. Comment ne pas placer Bouvier sous le signe du partage et sous le signe de l'ouverture aux autres ? On est dans cette tension-là, une tension féconde, une tension poétique, qui fait ressortir un Nicolas Bouvier, homme de tous les dialogues, réceptif à la diversité des musiques et des cultures.

C'est dans cet esprit qu'un colloque lui a été consacré à Brest. Une question que tout lecteur-amateur de Bouvier peut se poser est bien évidemment de savoir si, finalement, l'auteur de *L'Usage du monde* aurait aimé cette idée de colloque. Sans doute pas si on envisage le terme dans une perspective strictement académique. Assurément si on revient au sens initial du mot :

discussion, entretien, échange. La variété des intervenants, issus d'horizons géographiques et intellectuels différents, a permis et favorisé la circulation, la respiration entre les univers. Elle s'est voulue également un reflet aussi fidèle que possible de la dimension existentielle, exigeante, humaniste, universelle de la pensée de Bouvier. L'ambition de ce livre est de prolonger cet écho initial, de restituer cette petite musique polyphonique entendue à cette occasion, augmentée ici de quelques partitions supplémentaires<sup>2</sup>.

Il existe cependant un risque, celui de voir Bouvier transformé, défiguré, en une sorte de démiurge et de mythe. M<sup>me</sup> Éliane Bouvier ne nous a-t-elle pas offert, au soir de ce colloque, un verbe essentiel, celui de *donner*? « Mon mari, nous disait-elle en substance, a toujours reçu ses voyages comme un cadeau, tellement il a été ébloui par les merveilles que le monde lui a apportées. En retour, il a fait don de ses livres. » Toute œuvre littéraire, toute création artistique, écrit Jean Starobinski, est offrande, largesse, don. Nicolas Bouvier éprouvait le fort sentiment d'avoir une dette à l'égard du monde; il fallait un don en retour, pour ne pas laisser fuir, et pour remercier. Bouvier restitue ses voyages par le biais de l'écriture, de la photographie et des musiques enregistrées. En cela, son œuvre est celle d'un moraliste.

Bouvier a également peur que son moi fasse écran entre le lecteur et le monde, parce que cela disqualifie le don. Il y a chez lui à la fois une forte présence du moi et ce qu'il a nommé « exercice de disparition », qui le rapproche d'un autre grand inquiet, Philippe Jaccottet. Une de ses solutions: l'humour. Si l'autre rit, c'est qu'on a gagné, on a disparu. Sa discrétion dans ses livres est très éloquente: elle libère la pensée du lecteur. Bouvier n'est en effet jamais péremptoire, son écriture cherche à retenir, à dire, mais sans contrainte. Il a bien compris que la poésie permet d'ouvrir un passage entre l'homme et une réalité invisible. C'est pourquoi il ressemble étrangement à cet « ami d'au-delà des

mers » qui rentre chez lui, pieds nus, après avoir déposé ses sandales. Il est nécessaire de revenir à un Nicolas Bouvier qui a une parole donnée, car c'est dans cette parole que l'on retrouve la notion fondamentale, essentielle, du noyau de sa poésie.

## Notes

1. Nicolas Bouvier, « Réflexions sur l'espace et l'écriture », *Œuvres*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2004, p. 1054.
2. Les titres des parties qui composent ce livre sont tous des citations du recueil *Le Debors et le Dedans* : « La vie était si égarante et bonne » (extrait du poème « Le point de non-retour »); « Tous les corbeaux du Hokkaïdo parlent latin » (« Finis terrae »); « La laine des mots aimés » (« Morte saison »), et enfin « Il reste quelque chose à dire » (« La dernière douane »).



# Testament

Nicolas Bouvier

Qu'il soit beaucoup question du somptueux mystère qu'est la vie où l'on peut être à la fois comblé de grâce et déchiré de chagrin, et qu'il soit peu question de ma biographie, mérites et démérites, qu'on dise de moi que le meilleur de ma vie a été fait d'exorcismes et surtout de célébrations.

Presque tout ce que j'ai écrit est, soit interrogation, soit action de grâce et de rétribution, rien à voir avec l'esprit boutiquier de la parabole des talents. Que si même de l'écorchement j'ai cherché à faire une musique, c'était bien en hommage à une harmonie secrète qui n'est pas concevable sans un Créateur génial et infini, et que nous sommes tous partie prenante à cette harmonie des sphères.

*Ce texte, daté du 16 mai 1982, est un extrait du testament de Nicolas Bouvier. Il a été lu par M<sup>me</sup> Éliane Bouvier dans l'émission de Gilles Lapouge À la poursuite de Nicolas Bouvier (France-Culture, 31 août 2001), et en ouverture du colloque de Brest (4 avril 2008).*





# I

« LA VIE ÉTAIT SI ÉGARANTE ET BONNE »



# Musique et photographie chez Nicolas Bouvier : le pouvoir de deux écritures ou le rêve de l'androgynie

Dominique Rybakov

Les amateurs de Nicolas Bouvier le savent tous, celui-ci plaçait la musique au sommet des arts, jusqu'à donner à son écriture un phrasé musical<sup>1</sup>, à son vocabulaire la palette du figuralisme<sup>2</sup> de la Renaissance, et à ses clichés photographiques la force d'un point d'orgue ou d'un soupir. Avec lui, la musique se lit, la poésie a des couleurs et se chante, l'image s'écoute. Rêverait-il donc à un androgynie<sup>3</sup> auquel il semble croire ? Car j'aime à penser que, chez Nicolas Bouvier, musique et photographie se reconnaissent tellement mutuellement qu'elles s'enrichissent de leurs différences pour ne plus former qu'un tout harmonieux. Il faut être, en effet, deux, à pouvoirs égaux pour assurer la symbiose que représente l'androgynie, car toute usurpation abusive se paie, et la victoire de l'un sur l'autre risque fort de signer, *in fine*, la mort de l'un ou de l'autre. Or, les photographies musicales de l'écrivain revêtent bien les attributs de l'une – la photographie – et de l'autre – la musique – dans une unité retrouvée, équilibrée.

Lire Bouvier a quelque chose de la traversée d'une immense partition où se mêlent l'Orient et l'Occident. Et pourtant ce n'est ni comme compositeur ni comme instrumentiste que son nom résonne à nos oreilles, mais bien comme écrivain et photographe<sup>4</sup>.

Mon propos ne sera donc pas, ici, de traiter de la façon dont il conjugue écriture et musique, bien que les interactions soient évidentes, mais des liens qui l'unissent à la musique et à la photographie, cette photographie dont il a dit qu'il y était venu par désespoir et accident<sup>5</sup>.

On a beaucoup glosé sur les rapports entre la littérature et la musique. Mais qu'ont donc en commun photographie et musique, si ce n'est leur paradoxe ? Immobilité de l'une, mobilité de l'autre. La photographie saisit l'instant, le fige. La musique le prolonge, de note en note. L'une est sourde et muette, l'autre aveugle. Il ne peut donc y avoir de relation fusionnelle entre ces deux arts. C'est cependant au cœur même de ce paradoxe que Nicolas Bouvier a saisi, ressenti leur complémentarité essentielle.

Porté par la musique qui est émotion pure – ne l'avoue-t-il pas lui-même quand il nous invite « à méditer sur *Le Jeu des perles de verre* de Hermann Hesse, admirable allégorie de la connaissance par la musique qui va, on le sait bien, plus loin que les mots<sup>6</sup> » –, il presse le bouton visuel qui l'exprime le mieux, celui de l'appareil photographique, évitant ainsi l'inévitable triangle esprit, mots, cœur. Car la photographie agit dans un espace de liberté d'interprétation qui fait fi des codes de la langue et rejoint, par là même, la musique. De l'oreille au cœur pour l'une, de l'œil au cœur pour l'autre, l'impact émotionnel est immédiat et fait oublier tout repère culturel. « [...] Un photographe japonais [...] me fit remarquer que les photos n'avaient pas besoin d'être traduites<sup>7</sup> », note Bouvier.

La réponse au choix de la photographie est donc sans ambiguïté : elle constitue une somme considérable et sans équivalent de lectures musicales individuelles, autrement dit « la gravure d'un geste de lecture », pour reprendre les mots de Jean-Pierre Ouvrard<sup>8</sup>.

### Les photographies musicales de Nicolas Bouvier

Il existe trois formes de photographies que l'on peut qualifier de musicales : les portraits figuratifs de musiciens, la musique saisie sous la forme d'atmosphère et celle appréhendée sous sa forme symbolique ou conceptuelle, c'est-à-dire allant bien au-delà du fragment d'instrument ou du mouvement. L'œuvre photographique de Nicolas Bouvier est porteuse de l'ensemble.

En noir et blanc pour ne pas distraire l'œil, pour ne pas s'interposer entre le sujet et lui, il nous entraîne là où musique et photographie s'entreboivent pour se composer une existence commune, dans un tour du monde où l'on voit « des tilleuls qui savent tout Schubert par cœur<sup>9</sup> ». Du Japon à l'Irlande, en passant par les Balkans.

#### *Des portraits musicaux*

Faire jouer, chanter le musicien dans le silence, voilà bien le genre de portraits qu'il affectionne. J'en retiendrai cinq, à l'image des continents.

Tout le mariage entre l'Orient et l'Occident s'exprime dans ce magnifique portrait de Shichiro Fukasawa. Lui, le Japonais, au visage de bonze, joue de la guitare. Sa tête est ronde et n'est pas sans rappeler le drapeau de son pays. Mais c'est vers un ailleurs que ses doigts se tournent, au bout du chemin